

pendant plus d'une demie-heure. Soliveau mit ce temps à profit pour établir son plan de campagne. Enfin, la porte du cabinet s'ouvrit. Lucien Labroue en sortit, tenant à la main des papiers. Il jeta un coup d'œil sur Ovide, puis, s'adressant au garçon du bureau, lui dit :

—Qu'on ne dérange pas en ce moment M. Harmant, pour quelque motif que ce soit... il travaille. Puis il s'éloigna.

—Vous avez entendu, monsieur ? fit l'employé. Vous allez être obligé d'attendre encore.

—J'attendrai. J'ai du temps devant moi.

Et Soliveau, croisant ses jambes, continua de plus belle à tourner ses pouces. Une nouvelle demie-heure s'écoula, puis un violent coup de sonnette retentit dans la pièce servant d'antichambre. Le garçon de bureau se leva vivement et se dirigea vers la porte du cabinet.

—C'est votre patron qui vous sonne ? demanda Soliveau.

—Oui, monsieur.

—Dites-lui, je vous prie, que quelqu'un désire le voir, pour affaire particulière.

—Votre nom, monsieur.

—Inutile. M. Harmant ne me connaît pas.

Un nouveau coup de sonnette se fit entendre, plus impérieux encore que le premier. Le garçon de bureau se précipita dans le cabinet.

LXXIX

—Je vous ai sonné deux fois ! fit le faux Paul Harmant de fort mauvaise humeur. N'aviez-vous donc pas entendu ?

—Pardonnez-moi, monsieur, répliqua l'employé, mais j'étais arrêté par un monsieur qui désire voir monsieur pour une affaire particulière. Il attend depuis plus d'une heure.

—Ce monsieur s'est-il nommé ?

—Je lui ai demandé son nom. Il a répondu que monsieur ne le connaissait pas.

L'ex-contremaître tendit au garçon de bureau des papiers couverts de chiffres et d'écriture.

—Faites entrer, dit-il, et vous irez ensuite porter ceci au directeur des travaux.

L'employé prit les papiers, gagna l'antichambre et annonça au visiteur que monsieur le directeur l'attendait. Ovide entra dans le cabinet, dont il eut soin de repousser la porte. Paul Harmant, occupé à fermer un coffre-fort placé entre les deux fenêtres, lui tournait le dos. Au bruit des pas de l'arrivant, il se retourna, et, devenu pâle tout à coup, poussa un cri de stupeur et d'effroi en voyant en face de lui Ovide Soliveau, campé sur ses jambes écartées, les deux mains dans les poches, le chapeau sur la tête et la physionomie narquoise.

—Bonjour, cousin ! Ça va bien, cousin ? dit le Dijonnais, en témoignant par un sourire qu'il s'attendait à l'impression produite.

—Toi ! toi ici ! s'écria Jacques Garaud.

—Moi-même, cousin, en personne véritable et naturelle. Ah ! ça, mais dis donc, tu as l'air tout ébouriffé ! On croirait que ma présence t'est désagréable. Tu ne me sautes pas au cou ! tu ne me tends même pas la main ! Voilà une réception peu caressante qui ne fait point honneur à ton esprit de famille.

Paul Harmant tremblait comme un fiévreux de la Campagne romaine. La vue d'Ovide le terrifiait. L'arrivée de cet homme à Paris lui semblait le présage d'une catastrophe, d'un effondrement. Au bout de quelques secondes, il parvint cependant à secouer son émotion, et, marchant vers le visiteur, il lui tendit la main. En même temps il lui demandait :

—Pourquoi es-tu revenu en France ?

—Parce que je ne pouvais pas rester là-bas.

—Pourquoi es-tu ici ?

—Pour te demander du travail, parbleu !

—Ainsi ta lettre disait vrai ?

—Hélas !

—La maison que je t'ai l'aissée florissante...

—A dégringolé avec une étonnante vitesse, et ne m'appartient plus aujourd'hui. Que veux-tu, mon pauvre ami, ajouta Soliveau en prenant une chaise et en s'asseyant, je n'avais pas comme toi les qualités qu'il faut pour mener une si grosse affaire. Celle-là m'écrasait.

—De plus, tu étais joueur.

—De plus, j'étais joueur, comme tu le dis fort

bien... un vilain défaut, je t'assure, dont je recon- nais mieux que personne les inconvénients, mais dont il m'est impossible de me corriger...

—Et qui t'a fait engourdir en quelques mois des sommes énormes !

—Parfaitement bien. Une "guigne" persistante, invraisemblable ! Inutile de m'adresser des reproches. Il ne me rendraient point l'argent que j'ai perdu. Je suis parti de New-York avec juste le prix de mon voyage en seconde classe. Je ne possède, à l'heure qu'il est, que cent sous dans ma poche et les vêtements qui sont sur mon dos, lesquels manquent un peu de fraîcheur. Débîne et compagnie, comme tu vois ! la dèche la plus cor- sée, mais je m'en moque pas mal. Je suis bien tranquille sur mon sort ! Si je suis pauvre, tu es riche. Tu viens de faire construire une usine mo- dèle dont on s'occupe dans le monde entier. Tes ateliers sont magnifiques. Tu ne peux pas suffire aux commandes ! Tu emploies un personnel considérable, et ici comme en Amérique tu auras une petite place pour ton bon cousin que tu aimes tant et qui te le rend si bien !

Le millionnaire frissonna de la tête aux pieds.

—Une place ici... dans l'usine, répliqua-t-il. C'est impossible !

—Pourquoi donc ? demanda Ovide du ton le plus agressif.

Le faux Paul Harmant hésita. Il ne pouvait répondre :

—Parce qu'ici se trouve le fils de l'homme assassiné par moi, et si tu vivais dans cette maison, sans cesse en rapport avec lui, il suffirait d'une imprudence de ta part, d'un mot irréfléchi, pour lui révéler le passé.

L'ex-contremaître se taisait. Ovide répéta.

—Pourquoi donc ?

—Parce que je ne veux pas, répliqua brusque- ment l'industriel. D'ailleurs, je ne te dois rien. En Amérique, j'ai subi tes exigences. Je t'ai mis dans les mains une fortune. Est-ce ma faute si tu n'as pas su la garder ? Tu es ruiné, tant pis pour toi !

—Paroles inutiles ! dit Ovide. Ce que tu as fait, tu devais le faire. Si tu as subi mes exigences, c'est qu'il n'existait point aucun moyen de t'y sous- traire. Ce que j'ai fait de mon argent ne te regarde pas, mais je suis sans le sou et cela te regarde. Tu ne consentirais jamais à laisser dans la misère un proche parent qui t'est si attaché... et qui en sait si long.

—Bref, tu me fais comprendre que je suis à ta merci plus que jamais ! Tu me mets le couteau sur la gorge comme à New-York !

—Chut ! chut ! le vilain mot, cousin ! fit Ovide en ricanant, je ne songe en aucune façon à te menacer. J'invoque simplement tes souvenirs.

—Tu prétends me tenir dans ta dépendance pendant le reste de ma vie.

—Dame !

—Tu te dis : " J'ai son secret. Il tremblera tou- jours devant moi, et la peur lui fera faire ce que je voudrai."

—Eh ! eh ! cousin, il pourrait bien y avoir quel- que chose de cela ! Trouverais-tu, par hasard, que je n'ai pas raison ?

—Je trouve que ta conduite est infâme, et que tu fais de moi la victime d'un chantage odieux.

—Encore des gros mots ! fi donc ! L'air de la France te rend singulièrement grincheux. Tu étais plus gentil que cela, en Amérique ! Qu'est devenu, chez toi, le sentiment de la famille ?

Une sourde colère envahissait Jacques Garaud.

—Cessons ces plaisanteries idiotes ! dit-il d'une voix sifflante, je suis moins à ta discrétion que tu ne le crois.

—En vérité, cousin ! et comment cela ?

—Oui, tu peux me perdre d'un mot, mais à quoi ça te servirait-il ? Crois-tu que je subirais vivant un scandale ? A la première rumeur, je me ferais sauter la cervelle, et pas un sou de ma fortune ne te reviendrait, car cette fortune appartient toute entière à ma fille. Ton intérêt est donc de me ménager. Ce que tu ferais contre moi, tu le ferais contre toi-même !

Ovide comprit sans peine que son prétendu cousin était absolument dans le vrai. En poussant Jacques Garaud au désespoir, il risquait de fermer à jamais le coffre-fort où il comptait bien puiser indéfiniment. Donc il fallait agir par la douceur

plus que par la violence, et ne pas tendre la corde jusqu'à la briser. Ovide, en conséquence, changea brusquement de ton et de physionomie, et reprit d'une voix mielleuse :

—Mais enfin, voyons, tu as bon cœur... tu es tout à fait incapable de laisser un parent dans la misère.

—Aussi ne t'y laisserai-je pas.

—A la bonne heure ! Tu me donneras un em- ploi ?

—Non.

—Que feras-tu de moi, alors ?

—Je te mettrai à même de vivre à ton aise.

—Loin de toi ?

—Oui. Je tiens à ce que nous nous voyions le moins souvent possible.

—Voilà qui n'est pas gracieux... mais enfin je suis bon garçon, j'imposerai silence à ma suscepti- bilité légitime et de toi j'accepterai tout. Seulement tu me permettras bien d'aller te serrer la main à ton hôtel de la rue Murillo, et de voir ma petite cousine que j'aime à la folie quoiqu'elle ne m'aime guère.

—Plus tard.

—Soit ! J'attendrai ton bon plaisir. Apprends- moi maintenant ce que tu vas faire pour moi.

—Te constituer une rente.

—De combien ?

—De douze mille francs.

—Mille francs par mois, dit Ovide en faisant la moue, quoiqu'il fût, au fond, plus satisfait qu'il ne voulait le paraître. C'est modeste, mais il faut bor- ner ses désirs et se contenter de peu. J'accepte donc, seulement, je te prie de te souvenir que je n'ai pas un sou vaillant et que je dois acheter un petit mobilier, du linge, des effets, enfin ce qui me manque... et je manque de tout.

—Je vais te remettre cinq mille francs pour tes acquisitions, et j'y joindrai le premier terme de la rente que tu toucheras tant que je vivrai.

—Prendras-tu par écrit l'engagement de me payer cette rente ?

—A quoi bon ? Cela me paraît complètement inutile.

—En effet, dit Ovide avec un sourire. Je suis certain d'avance de ton exactitude. Je vais donc empocher six mille francs et chaque mois je vien- drai toucher ici un joli billet de mille.

—Ici, non, répliqua vivement l'industriel.

—Où donc ?

—L'argent sera remis à l'adresse que tu m'indi- queras.

—Chez moi, alors. Au logement que je vais louer, et permets-moi d'espérer que si tu m'inter- dis pour le moment d'aller à ton hôtel, tu vien- dras bien, en bon parent, me serrer la main à mon domicile.

—J'irai.

—Donc, nous voilà d'accord.

—Oui, mais souviens-toi bien que j'ai fait du premier coup tout ce que je pouvais faire, et que si de nouvelles exigences se manifestaient, si tu m'a- dressais des menaces, il nous arriverait malheur à tous deux !

LXXX

—Sois tranquille, répondit Ovide en riant. Je serai sage comme une image. Je vais vivre comme Jenny, l'ouvrière :

Le cœur content,
Content de peu...

en bon petit rentier bien tranquille, et tu n'auras que des compliments à m'adresser à l'avenir.

—Je le souhaite, fit Paul Harmant, qui tout bas ajouta : Plus que je ne l'espère.

Ouvrant ensuite le tiroir-caisse de son bureau, il y prit une liasse de billets de banque, en détacha six et les tendit silencieusement à son ex-associé.

—Merci, cousin ! s'écria ce dernier en empochant le papier de la Banque de France. Maintenant, j'ai quelque chose à te demander.

—Encore !

—Oh ! il ne s'agit plus d'argent.

—De quoi donc, alors ?

—Je voudrais te prier de déjeuner avec moi, afin de fêter le verre en main notre réunion.

—Aujourd'hui, c'est impossible.

—Pourquoi ?

—Je ne suis pas libre. J'ai donné des rendez- vous qui prennent tout mon temps.